



**HAL**  
open science

## Les châteaux bourguignons vus d'Alsace

Hervé Mouillebouche

► **To cite this version:**

Hervé Mouillebouche. Les châteaux bourguignons vus d'Alsace. Les Annales de Bourgogne, 2006, 78 (1), pp.95-105. hal-03310050

**HAL Id: hal-03310050**

**<https://hal.science/hal-03310050v1>**

Submitted on 3 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ISSN 0003-3901

Annales  
de  
Bourgogne

TOME 78 - FASCICULE 1 - 2006



## LECTURE

### LES CHÂTEAUX BOURGUIGNONS VUS D'ALSACE

*Châteaux-forts d'Europe*, revue réalisée par le Centre d'Archéologie Médiévale de Strasbourg et dirigée par Charles-Laurent Salch : n° 17 : **Charles-Laurent SALCH**, *Druyes-les-Belles-Fontaines ; les châteaux sur plan carré de l'Yonne*, 2001, 44 p., 99 ill. ; n° 25-26 : **IDEM**, *Maisons fortes en Nivernais*, 2003, 72 p., 107 ill. ; n° 32 : **IDEM**, avec la collaboration de **Gille AULOY**, *Grands donjons romans en Bourgogne méridionale*, 2004, 52 p., 93 ill. ; n° 35-36 : **IDEM**, avec la collaboration de **Gilles AULOY** et **Michel MAERTEN**, *Donjons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles en Bourgogne méridionale*, 2005, 100 p., 127 ill. ; n° 33-34 : **Thierry ARGANT**, **Gilles AULOY**, **Monique BILLARD**, **Laurence BLONDAUX**, **Christian de CHAMPVALLIER**, **Christine LOCATELLI**, **Michel MAERTEN**, **Didier POUSSET**, **Charles-Laurent SALCH**, **Joël TRAUNECKER**, **Jean VALLET**, *Le château de Gros-Chigy en pays de Cluny*, 2005, 88 p. 101 ill., 4 pl. coul.

Le Centre d'Etude des Châteaux forts de Strasbourg, sous la direction de son dynamique et atypique directeur Ch.-L. Salch, édite quatre fois par an une revue de castellologie de bonne vulgarisation, dont chaque numéro traite d'un sujet particulier. Depuis cinq ans, cette équipe met en valeur la richesse des châteaux de Bourgogne. Elle a organisé trois de ses congrès annuels dans notre région et a édité quatre fascicules sur différents aspects de nos monuments : une étude de Druyes-les-Belles-Fontaines et des châteaux de plan carré en 2001, une présentation des maisons fortes de la Nièvre en 2003, une typologie des « donjons



romans » de Saône-et-Loire en 2004 et une étude des « donjons des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles » en 2005. Le centre d'étude des châteaux forts a également publié, en 2005, une monographie du Gros-Chigy (Saint-André-le-Désert), dont l'étude avait été menée en collaboration avec le Centre de Castellologie de Bourgogne. On notera encore la parution de deux plaquettes touristiques d'une quinzaine de pages : l'une sur Rully en 2005, l'autre sur Bissy-sur-Fley en 2006. Les quatre premiers volumes représentent ensemble une synthèse inégalée sur les châteaux bourguignons. On ne peut qu'être impressionné par la quantité de la documentation réunie, et par la connaissance précise et personnelle de plusieurs centaines de bâtiments bourguignons. L'auteur ne s'intéresse qu'aux bâtiments conservés, et privilégie l'analyse architecturale. Dans ce domaine, il a réalisé une étude quasi exhaustive des bâtiments qui méritent une visite. Ces volumes thématiques ont les défauts de leurs qualités. L'auteur les destine à un large public. Ils sont donc assez courts (50 ou 100 p.), l'appareil critique est réduit à une bibliographie indicative et les conclusions, souvent originales, ne sont pas accompagnées d'une démonstration érudite. Les plans, nombreux, sont rarement de première main, et la technique d'impression offset met bien mal en valeur la très riche iconographie. Chaque numéro commence par une présentation rapide de l'histoire médiévale et de la situation féodale de la région, rappel sans prétention, appuyé sur les meilleurs spécialistes locaux, mais qui dessine souvent d'un trait ferme et appuyé des hypothèses, des probabilités, qui mériteraient un peu plus de conditionnel.

L'originalité, le génie pourrait-on dire de Ch.-L. Salch est sa capacité à analyser les monuments et à faire émerger des types. Les châteaux, beaucoup plus que les églises, se présentent sous des formes extrêmement variées. Les hasards de l'histoire et les caprices des bâtisseurs ont donné naissance à des bâtiments souvent très personnalisés, qui semblent résister à toute tentative de typologie. Mais l'auteur, dépassant les différences apparentes et accidentelles, arrive à trouver des grilles d'analyses souvent convaincantes. Ses principaux outils d'analyse architecturale sont l'enceinte et le « donjon », et il convient de s'arrêter un peu sur les ambiguïtés de ce terme. Au Moyen Âge, le « donjon » désigne le *dominium*, c'est-à-dire la partie seigneuriale de l'habitation, qui peut être soit une motte, soit un réduit défensif dans une grande enceinte, soit une tour. Dans la littérature romantique et populaire, le mot « donjon » en est venu à désigner exclusivement cette dernière forme. Aujourd'hui, les spécialistes des châteaux préfèrent parler de « tour maîtresse » pour éviter toute

ambiguïté. Ch.-L. Salch s'insurge contre cette affectation de langage, qu'il qualifie de jargonante, et persiste à appeler « donjon » la plus grosse tour d'un habitat fortifié. Ce parti pris n'est pas sans conséquence. Dans ses analyses, la taille des tours prend en effet une importance toute particulière ; une tour d'un diamètre un peu plus conséquent, ou une tour carrée dans un ensemble de tours rondes, prend sous sa plume la valeur de donjon, et sert de point de départ à l'analyse de l'ensemble du bâtiment. La démarche est souvent fructueuse, mais semble parfois un peu trop systématique. L'auteur impressionne également par sa capacité à éclairer l'évolution des types, en s'appuyant sur une datation serrée de chaque château, voire de chaque élément du château. Cette datation repose sur des mentions d'archives, sur des analyses des modénatures et des agencements architecturaux, et aussi, ce qui est plus singulier, sur la typologie de l'appareil. Ch.-L. Salch, qui a soutenu une thèse sur les chantiers médiévaux, est sans égal pour repérer une technique de taille, une reprise de maçonnerie, ou un module particulier de harpage. Bien sûr, dans le cadre étroit des numéros de la revue, il ne peut exposer en détail toute la justification de cette méthode. Et le lecteur est contraint de le suivre, sur des chemins qui ne semblent pas toujours complètement stabilisés. Enfin, chaque numéro propose des recensions d'ouvrages de castellologie : on y trouvera notamment les références d'ouvrages locaux qui ont échappé aux revues bourguignonnes...

Le premier fascicule traite du **château de Druyes et des édifices de plan carré dans l'Yonne**. L'étude du château de Druyes n'occupe que sept pages. Ce château, l'un des plus célèbres de Bourgogne, est réputé pour son plan carré cantonné, qui passe pour le prototype du genre. L'auteur s'attarde peu sur les problèmes de structure et d'architecture (datation de la porte, chemins de ronde, jours en archère...) et concentre son étude sur la chronologie de la construction. Contrairement à Jean Mesqui, qui voit à Druyes un bâtiment homogène bâti vers 1170, mais en accord avec Daniel de Raemy, qui avait soupçonné différentes phases de construction, Ch.-L. Salch se livre à une lecture attentive des maçonneries et notamment des liaisons entre les tours et les courtines, pour proposer une nouvelle chronologie de construction. Le corps palatial et sa galerie romane, au sud, semble la partie la plus ancienne. Il pourrait remonter à 1150-1170, et n'était pas forcément intégré dès le départ dans un plan carré. Il a été complété par la tour d'angle sud-ouest, conçue à l'origine comme une tour isolée, puis rattachée au palais. Les trois autres tours rondes, l'enceinte carrée, la porte et la basse-cour ont été ajoutées

en plusieurs étapes. Chaque tour est liée à la courtine d'un côté par une continuité de l'appareil et des trous de boulin (ce qui démontre une unité de chantier) et de l'autre par un chaînage et une rupture dans les systèmes de boulin : de ce côté, la courtine a donc été rattachée à une harpe d'attente. L'étude générale montre qu'on a d'abord bâti les tours sud, puis les tours nord, et qu'on a relié l'ensemble par les courtines. Ch.-L. Salch prétend identifier dans ces courtines des reprises de maçonnerie obliques : il y voit les vestiges de plans inclinés qui avaient servi à acheminer les matériaux lors de la construction des tours. (La reprise de maçonnerie est indéniable, mais le plan incliné plus difficilement perceptible, on peut même se demander s'il ne montait pas plutôt vers le nord, côté courtine, que vers le sud, côté tour). Le château est largement construit en 1188, et vraisemblablement terminé (pour autant qu'un château puisse l'être) en 1199. L'auteur compare le bâtiment palatial de Druyes au palais épiscopal d'Auxerre. Il remet en cause l'attribution traditionnelle à Hugues de Montagu, en s'appuyant sur l'édition de la *Geste des évêques d'Auxerre* de 1850, par Duru. Il propose alors une construction, ou du moins une profonde réfection, dans la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle : le plan carré du palais ne peut donc être antérieur à celui de Druyes. Le palais de Sens pourrait procurer également de bons éléments de comparaison, mais il est illisible à cause des restaurations de Viollet-le-Duc. Enfin, il termine ce tour d'horizon des plans carrés par une comparaison avec les « commanderies » templières, qui serait plus pertinente si l'on pouvait bénéficier d'un corpus fiable des édifices bâtis respectivement par les templiers et les hospitaliers.

Le plan carré cantonné s'épanouit au XIII<sup>e</sup> siècle en Bourgogne avec les châteaux de plan philippin. Piffonds, malgré ses dimensions réduites, est bien un château princier, sans doute bâti par les Courtenay. Fleurigny est bâti par un lignage chevaleresque au service du roi de France. Ratilly offre un rare exemple de château régulier bâti en une seule campagne, par tranches horizontales continues. Tous les autres châteaux à six tours (quatre tours d'angles et deux tours pour flanquer l'entrée) sont des châteaux importants et anciens, bâtis par des princes ou des officiers du roi de France. Le plan carré cantonné de tours rondes est lentement accaparé par les maisons fortes. Parmi les forteresses carrées gothiques, l'auteur distingue les enceintes carrées à donjon, les enceintes carrées flanquées et les enceintes à tours carrées. Une quinzaine de sites sont ainsi analysés. L'analyse typologique est souvent brillante, ponctuée d'intuitions, d'hypothèses hardies et novatrices. Mais il manque toujours

une approche systématique pour transformer ces hypothèses en certitude. Ainsi, l'impossibilité de bâtir des tours de flanquement induirait la construction d'un gros pigeonnier isolé ; la vis circulaire indiquerait un rang supérieur aux vis polygonales ; les seigneurs se doteraient de tours de flanquement carrées plutôt que rondes pour ne pas froisser la susceptibilité des officiers royaux... Il faudra établir un vrai inventaire complet des fortifications de l'Yonne pour confirmer ou infirmer toutes ces suppositions. En conclusion, Ch.-L. Salch risque une synthèse quasiment anthropologique sur le sens du carré, qui évoque le droit divin dans le *praetorium* romain et la Jérusalem céleste dans le palais royal de Paris, dont le plan aurait été inspiré par Suger. Les Courtenay, qui imitent le Louvre à Druyes, puis Dourdan à Piffonds, sont les premiers à s'emparer d'un modèle castral qui fut rapidement dévalué à cause de son trop grand succès.

Le fascicule sur les **maisons fortes en Nivernais** tente de dresser une typologie régionale à partir de 280 monuments dont l'état de conservation est suffisant. Ce corpus, très conséquent, aurait été encore plus large si l'auteur avait eu connaissance de la thèse de Brigitte Colas, qui aurait vraiment méritée d'être publiée<sup>1</sup>. Parmi ce corpus, 45 châteaux et maisons fortes ont été choisis et analysés pour servir de paradigme à cette typologie. En première partie, Ch.-L. Salch s'intéresse aux plans des châteaux, car ils ont souvent servi de modèle aux maisons fortes. Peu de chef-lieux de châellenie sont conservés. On remarque néanmoins une proportion importante de châteaux à plans centrés et à enceintes polygonales régulières. Les « donjons » ronds, qui étaient une marque du pouvoir royal dans les châteaux philippiens, sont utilisés jusqu'au xv<sup>e</sup> siècle pour matérialiser un pouvoir territorial. Les maisons fortes se déclinent sous deux formes principales, selon que l'élément prédominant est la tour ou l'enceinte. Les maisons fortes à enceinte sont souvent cantonnées de tours d'angles circulaires et munies d'un bâtiment dominant : le « donjon ». Ce donjon est soit une tour d'angle un peu plus haute que les autres, soit une tour d'angle rectangulaire (antérieure ou contemporaine de l'enceinte), soit un donjon résidentiel bâti à cheval sur l'enceinte, soit une tour-porche particulièrement développée. Les édifices de La Motte-Josserand et de Villard (Saint-Parise-le-Châtel) offrent des plans exceptionnels avec quatre tours d'angle circulaires et quatre corps de logis rectangulaires à cheval sur les quatre courtines. L'auteur y voit avec

1. COLAS (Brigitte), *Vestige d'habitat seigneurial fortifié dans l'Ouest-Nivernais, XI<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> s.*, Dijon, 1994.



beaucoup de pertinence une influence du plan de Vincennes. Les maisons fortes à tendance verticale, celles que les chercheurs de feux appelaient les tours fortes, peuvent être composées d'un donjon-résidence isolé. Mais ce bâtiment est souvent mis en valeur par des bretèches, une tourelle d'escalier, voire des tours d'angle. La tour forte peut être à son tour munie d'une enceinte : soit elle devient alors tour d'angle, soit, quand elle se loge dans un angle de l'enceinte, elle est elle-même accostée d'une tour d'angle circulaire. Langeron offre le cas exceptionnel d'un donjon résidence circulaire, élevé au XIV<sup>e</sup> siècle. Enfin, le donjon-résidence peut être utilisé en tour-porche : c'est le parti qui a été utilisé à Chevenon et à Passy-les-Tours (Varesses-lès-Narcy). Ces deux édifices, qui ont été étudiés par Frédéric Sartiaux, ont été bâtis à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle sinon par la même personne, du moins par la même famille. Leur porte encadrée de deux tourelles sur contrefort semble un emprunt à l'architecture flamande. L'auteur esquisse enfin une répartition et une évolution des types. Les enceintes quadrangulaires et les donjons cylindriques, témoins de l'influence de l'architecture royale, sont plus nombreux dans le nord du département, aux confins de l'Yonne. Les maisons fortes à enceinte et à donjon se répartissent uniformément sur tout le département. Mais, en chronologie, il semble que le donjon-résidence soit peu à peu abandonné, au profit bientôt exclusif de la maison forte à enceinte.

L'étude de Ch.-L. Salch, cosignée par Gilles Auloy, sur **les donjons de Bourgogne méridionale**, prend en compte une vingtaine de châteaux, attestés avant 1200, dans la partie occidentale des comtés de Chalon et de Mâcon. Cette région est marquée par les conflits entre les deux comtés, mais aussi avec les abbayes de Cluny et de Tournus, qui permettent au roi de France de prendre pied en Bourgogne. Au XI<sup>e</sup> siècle, les châteaux sont constitués d'une vaste enceinte sur un site de hauteur. Cette enceinte est occupée par les *milites* et les ministériaux. Le logis du seigneur est constitué par une enceinte plus petite, bâtie autour d'une tour : le donjon. Ce réduit seigneurial peut être soit de plain pied (Sigy-le-Châtel, Charolles, Château, Berzé, Brancion, Dun), soit sur-élevé par rapport à la première enceinte (Semur, Suin, Châteauneuf, Lourdon). Ces donjons du XI<sup>e</sup> siècle sont rarement conservés. On peut néanmoins les imaginer grâce aux exemples de Semur et de la tour des Fèvres à Cluny. Le réduit seigneurial contenait vraisemblablement une *aula*. La topographie des lieux rend souvent l'hypothèse vraisemblable, mais il n'en reste aucun vestige.

Au XII<sup>e</sup> siècle, la plupart des anciens châtelains font rebâtir leur tour : on le constate à Sigy, à Berzé, à Brancion ou à La Salle. Mais les nouveaux châtelains peuvent construire des donjons qui ont pratiquement les mêmes caractéristiques : Marigny à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, Montaigu vers 1180, Rully vers 1190, Monetoy vers 1200. Le renouvellement des formes vient des tours que le roi fait bâtir pour ses baillis : Anzy-le-Duc, la Tour Bajolle à Couches et surtout la tour de Saint-Gengoux-le-Royal. (Ces datations, qui sont obtenues autant par les mentions d'archives que par l'étude de l'appareil et de la modénature, semblent souvent bien précoces par rapport aux types régionaux. Personnellement, nous doutons fortement que les baies créneaux de Marigny ou de Monetoy puissent être antérieures au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle.) En conclusion, l'auteur s'éloigne un peu de son sujet pour nuancer les thèses de Georges Duby sur l'apparition des maisons fortes. Leur multiplication aux alentours des villages au XIII<sup>e</sup> siècle ne serait pas due à l'extraction sociale et spatiale des chevaliers de village, mais plutôt à la fortification d'un *latifundium* installé depuis plusieurs siècles.

Cette première étude est complétée par un numéro double sur les « **donjons** » **des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles**, réalisé par Ch.-L. Salch avec la collaboration de G. Auloy et de M. Maerten qui ont notamment fourni la très riche documentation accumulée par le Centre de Castellologie de Bourgogne depuis 1994. Sur les 460 sites conservés répertoriés, l'auteur repère 200 donjons, dont 65 bénéficient d'une description et d'une illustration, et une quarantaine d'autres sont sommairement décrits dans un tableau récapitulatif final. La somme des données rassemblées et la précision dans l'analyse des moindres monuments témoignent d'une connaissance sans faille, et, osons le dire, impressionnante, des monuments bourguignons. Le fond de l'étude consiste à dresser une typologie des donjons, en 10 types et 20 sous-types. Le premier type (A) regroupe les donjons romans traités dans le fascicule précédent, les sous-groupes sont les donjons-logis type Semur-en-Brionnais, les donjons-beffrois comme la tour des Fèvres à Cluny et les donjons carrés comme à Berzé. Le second type (B) est formé par des donjons du XIII<sup>e</sup> siècle qui gardent une forme romane. Ils peuvent être rectangulaires, comme Saint-Gengoux ou la Tour du Blé, ou carrés, comme Marigny. Les tours carrées qui prennent un peu de hauteur sont assez caractéristiques pour constituer un troisième groupe (C). Au XIII<sup>e</sup> siècle apparaît un type original : le petit donjon-logis (D). L'auteur distingue les types primitifs, les bâtiments de

La connaissance parfaite, tant des vestiges que de leur documentation d'archive, confère une indéniable pertinence à cette typologie. La seule faiblesse de la démonstration consiste dans l'absence de justification des attributions des dates. Certes, Ch.-L. Salch est un expert reconnu, et son expérience en la matière vaut *quibus*. Néanmoins, on aimerait avoir quelques éléments plus détaillés sur cette méthode qui permet de dater infailliblement un donjon au seul vu de son appareil et de ses dimensions. On reste également perplexe devant la fragilité de certaines hypothèses : la maison des chapelains de Paray-le-Monial est du XIV<sup>e</sup> siècle, parce que le bâtiment bâti en 1860 reprend vraisemblablement les volumes du donjon antérieur qui correspondrait à un volume du XIV<sup>e</sup> ; Dracy-le-Fort est à ranger dans la catégorie des grands donjons parce qu'on prétend qu'il possède une cave voûtée qui ressemble au cellier de Germolles qui serait le premier niveau d'un grand donjon... Mais ces quelques excès de confiance n'enlèvent rien à la qualité et la quantité du travail, certes rapide, mais toujours stimulant.

Le dernier ouvrage est assez différent des trois premiers. L'étude du **château du Gros-Chigy** a été menée, non pas par le Centre d'Etude des Châteaux forts de Strasbourg, mais par le Centre de Castellologie bourguignonne, avec une participation de Ch.-L. Salch. L'équipe bourguignonne, qui a mené à bien l'inventaire des sites fortifiés de Saône-et-Loire, avait déjà produit en 2002 une remarquable monographie du château de Germolles<sup>2</sup>. Le Gros-Chigy, sur la commune de Saint-André-le-Désert, est une imposante maison forte, bâtie dans une enceinte trapézoïdale de 55 x 60 m environ, à 10 km au nord-ouest de Cluny. La première contribution, signée par Monique Billard et Christian de

2. Compte rendu in *Annales de Bourgogne*, t. 75, 2003, p. 97-99.

construction ducale et les bâtiments de plan rectangulaire. Les donjons-beffrois du XIII<sup>e</sup> forment le type E, et les donjons-beffrois cylindriques, qui évoquent la puissance royale, le type F. Au XIV<sup>e</sup> siècle, on construit encore de petits donjons-logis (D) et des donjons-beffrois carrés (E), mais un nouveau type apparaît avec le grand donjon-logis quadrangulaire (H), qui peut être soit rectangulaire comme à Sennecey-le-Grand, soit carré comme à Bissy-la-Mâconnaise. Le donjon peut être solidaire d'un logis (J) ou d'une enceinte (K). Enfin, le XIV<sup>e</sup> voit également émerger de gros donjons en forme de pavillons, qui forment la dernière classe de cette typologie.

La connaissance parfaite, tant des vestiges que de leur documentation d'archive, confère une indéniable pertinence à cette typologie. La seule faiblesse de la démonstration consiste dans l'absence de justification des attributions des dates. Certes, Ch.-L. Salch est un expert reconnu, et son expérience en la matière vaut *quibus*. Néanmoins, on aimerait avoir quelques éléments plus détaillés sur cette méthode qui permet de dater infailliblement un donjon au seul vu de son appareil et de ses dimensions. On reste également perplexe devant la fragilité de certaines hypothèses : la maison des chapelains de Paray-le-Monial est du XIV<sup>e</sup> siècle, parce que le bâtiment bâti en 1860 reprend vraisemblablement les volumes du donjon antérieur qui correspondrait à un volume du XIV<sup>e</sup> ; Dracy-le-Fort est à ranger dans la catégorie des grands donjons parce qu'on prétend qu'il possède une cave voûtée qui ressemble au cellier de Germolles qui serait le premier niveau d'un grand donjon... Mais ces quelques excès de confiance n'enlèvent rien à la qualité et la quantité du travail, certes rapide, mais toujours stimulant.

Le dernier ouvrage est assez différent des trois premiers. L'étude du **château du Gros-Chigy** a été menée, non pas par le Centre d'Etude des Châteaux forts de Strasbourg, mais par le Centre de Castellologie bourguignonne, avec une participation de Ch.-L. Salch. L'équipe bourguignonne, qui a mené à bien l'inventaire des sites fortifiés de Saône-et-Loire, avait déjà produit en 2002 une remarquable monographie du château de Germolles<sup>2</sup>. Le Gros-Chigy, sur la commune de Saint-André-le-Désert, est une imposante maison forte, bâtie dans une enceinte trapézoïdale de 55 x 60 m environ, à 10 km au nord-ouest de Cluny. La première contribution, signée par Monique Billard et Christian de

2. Compte rendu in *Annales de Bourgogne*, t. 75, 2003, p. 97-99.

diques de la cheminée de la grande salle (début XVI<sup>e</sup>), par les décors à emblèmes des poutres (milieu XVI<sup>e</sup>) et par les décors de l'oratoire de la grosse tour. Cet oratoire a été décoré au début du XVIII<sup>e</sup> siècle par un seigneur qui affectionnait le style du siècle précédent.

La troisième partie de l'ouvrage concerne l'étude des fouilles archéologiques réalisées dans le cellier par Antoine Guyot en 1989. Les unités stratigraphiques qui ont été dégagées sont en fait des remblais d'assainissement, répandus dans la salle au début du siècle. Le mobilier n'est donc pas en place et ne peut pas bénéficier d'une étude chronologique fine. M. Maerten a étudié le matériel céramique et métallique. Il reflète le train de vie des aristocrates de la fin de l'Ancien régime, qui bénéficient d'un équipement abondant, mais sans luxe excessif. L'étude ostéologique, menée par Thierry Argant, montre la diversité de l'apport carné (poulet, oie, dinde, paon, gibier...). La grande taille de certains ossements témoigne des progrès réalisés dans la sélection du cheptel ; néanmoins, les conditions de fouilles ne permettent pas d'affirmer que ces progrès sont sensibles avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Enfin, Ch.-L. Salch signe un « épilogue » remarquable qui réussit le triple tour de force d'insérer le Gros-Chigy dans l'histoire régionale, de décrypter la chronologie des élévations et de faire ressortir les caractères originaux du bâtiment. L'auteur replace les Chigy dans « la société mâconnaise aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ». Ce sont des fidèles du comte de Chalon, qui ont fait bâtir le château de Chaumont. Et tout un faisceau de présomptions – pas toujours très clair ni convaincant – parvient à laisser entendre que ce château, loin d'être un simple chef-lieu de seigneurie rurale, est en fait un point stratégique dans un réseau de forteresses frontalières. Les murs gardent les traces de cette histoire tourmentée. Et là où le béotien ne voit que des parements maladroitement alignés, Ch.-L. Salch lit des démolitions, des arrêts ou des reprises de chantiers, qu'il relie à d'obscures allusions d'archives... La démonstration est impressionnante ! Néanmoins, on se sent plus en sécurité dans l'analyse des éléments d'architecture : les archères-canonnières à longue fente datent du milieu du XV<sup>e</sup> siècle, celles à courte mire du la fin du siècle. La grande salle voûtée d'arête à trois nefs de quatre travées n'est pas une chapelle gothique, mais bien une écurie du XVI<sup>e</sup>, inspirée plus ou moins directement par un modèle de Léonard de Vinci. Ch.-L. Salch clôt l'ouvrage en commentant huit axonométries réalisées par Joël Traunecker, qui représentent l'évolution du site de 1250 et 1750. Les esprits chagrins trouveront que l'entreprise est trop hardie, et les restitutions trop hypo-

thétiques. Mais le grand public appréciera cet exercice pédagogique, qui permet en outre de vérifier la cohérence de ce long travail d'équipe.

Tous ces « châteaux bourguignons vus d'Alsace » ne sont donc pas des châteaux vus de loin, à travers le prisme de la bibliographie, mais des châteaux connus et étudiés en détail, le plus souvent en collaboration avec des spécialistes locaux. Les derniers numéros de la revue sont le résultat de la rencontre improbable entre le patient, minutieux, infini travail d'inventaire du Centre de Castellologie de Bourgogne, et la synthèse puissante, dynamique, fulgurante, du directeur du Centre d'Etude des Châteaux forts de Strasbourg. À l'évidence, cette collaboration apporte des matières neuves et précieuses à la connaissance du Moyen Age bourguignon.

Hervé MOUILLEBOUCHE